

UN ÉTÉ AUX
ÎLES

**Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales
du Québec et Bibliothèque et Archives Canada**

Titre : Un été aux îles / Chantale D'Amours

Nom : D'Amours, Chantale, 1982-, auteure

Identifiants : Canadiana 20230078621 | ISBN 9782897839345

Classification : LCC PS8607.A544 E84 2024 | CDD jC843/.6-dc23

© 2024 Les Éditeurs réunis

Images de la couverture : Patrick Hutter, Philip Thurston / iStock

Les Éditeurs réunis bénéficient du soutien financier de la SODEC
et du Programme de crédit d'impôt du gouvernement du Québec.

Financé par le gouvernement du Canada



Édition

LES ÉDITEURS RÉUNIS

lesediteursreunis.com

Distribution nationale

PROLOGUE

prologue.ca

Imprimé au Canada

Dépôt légal : 2024

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Bibliothèque et Archives Canada

CHANTALE D'AMOURS

UN ÉTÉ AUX
ÎLES



LES ÉDITEURS RÉUNIS

De la même auteure
chez Les Éditeurs réunis

Second souffle, 2022

Un été dans la jungle, 2022

Un été au zoo, 2021

Julianne et Jazz

1. *En piste!*, 2019
 2. *À toute allure*, 2020
 3. *Le galop de la victoire*, 2020
- Hors série : *Mission Noël*, 2022



Chantale D'Amours auteure



chantale.damours.auteure



chantaledamoursauteure



chantaledamours.com

*Nous avons tous le pouvoir
de faire une différence.*

— Papi qui doit rester alité, soupiré-je, songeuse, tandis que le petit avion de dix passagers commence à descendre en altitude. Je me demande bien dans quel état on va le retrouver...

Comme une turbulence fait trembler l'appareil, ma mère attrape ma main avec force, plissant ses paupières déjà closes, et tâche de se concentrer sur sa respiration. Une fois qu'elle a repris la maîtrise de la situation, elle parvient à articuler :

— Selon ton oncle, il est grincheux comme dix.

Ouille..., fais-je mentalement en réprimant une grimace. Dans le passé, il m'est arrivé de l'entendre grogner après mon cousin Carlos à la suite de l'un de ses plans sans queue ni tête et ce n'était pas beau à voir... Dans quelle sorte de voyage sommes-nous en train de nous lancer ?

Il y a quelques jours, mon grand-père, que j'aime appeler *abuelito* en espagnol, a dû subir une opération à la cheville après avoir été victime d'une vilaine chute. Maintenant, il ne peut appliquer aucune charge sur son pied droit avant six semaines. Une vraie torture pour un homme de soixante et onze ans qui a l'habitude

de tout faire tout seul. D'ordinaire, il est bienveillant et doux comme un agneau, mais ses cornes ne sont jamais bien loin.

— Pauvre *abuelito*... J'espère qu'il ne sera pas trop dur avec nous. Avec un peu de chance, il va nous épargner. Après tout, ça fait plus de trois ans qu'il ne nous a pas vues. Pas vrai, *mamá*?

À ma droite, ma mère me tapote affectueusement la main, gardant le cap sur ses inspirations et ses expirations forcées.

— Pour l'amour du ciel, Mila, susurre-t-elle dans un espagnol impeccable. Je t'aime de tout mon cœur, mais s'il te plaît, cesse de parler! Je dois me concentrer si je ne veux pas perdre la boule. On en rediscutera quand l'avion aura atterri, OK?

Je souris devant son visage complètement crispé. J'ai toujours été très à l'aise avec les avions, alors j'ai tendance à oublier la peur des gens qui m'accompagnent. Après tout, statistiquement parlant, les risques de s'écraser sont d'un sur douze millions. On s'entend pour dire qu'ils sont plutôt faibles. Pourquoi je perdrais mon temps à avoir peur de prendre l'avion? La vie est beaucoup trop courte pour stresser à cause de ce genre de risque futile.

Néanmoins, je respecte les besoins de ma mère et me réfugie dans ma tête jusqu'à ce que l'appareil s'immobilise au sol, tout en appréciant la vue par le hublot.

Je souris affectueusement devant le panorama. Une étendue de terre en forme d'hippocampe se découpe naturellement dans une gigantesque mer turquoise. L'île Isabela, l'une des plus belles des Galápagos... C'est la quatrième fois que je rends visite à mon grand-père et, à chaque occasion, un sentiment de fébrilité me submerge avec un irrépressible frisson.

Mon nom complet est Mila Diaz-Perreault, mais quand je me présente aux inconnus, je préfère m'arrêter à Diaz. Je déteste lire l'incompréhension dans le regard des gens. Je me sens obligée de leur expliquer que ma mère est d'origine espagnole et que mon père est cent pour cent québécois. Qu'ils se sont rencontrés lors d'un voyage en Floride et qu'ils sont tombés follement amoureux.

Derrière nous, des jeunes d'à peu près mon âge se remettent à déconner, poussant de faux cris apeurés et riant aux éclats chaque fois que l'avion subit une secousse. Ils s'étaient calmés après avoir été avertis par l'agente de bord lors du dernier vol; celui en partance de Guayaquil, en Équateur. Néanmoins, on espérait toutes les deux, ma mère et moi, qu'ils ne nous suivraient pas dans ce vol-ci. Eh bien, meilleure chance la prochaine fois! Apparemment, ils se rendent à un mariage qui se déroulera sur la même île que la nôtre...

Une fraction de seconde après le premier cri, j'entends ma mère grogner un soupir irrité.

— Non, non, non... Je ne peux pas croire qu'ils vont recommencer leurs sottises ! siffle-t-elle entre ses dents. Bande d'imbéciles, ce n'est pas le moment !

Je connais ma mère. Si elle n'était pas aussi bien élevée, elle enjamberait son dossier pour se jeter à leur gorge, leur *scotcher* la bouche et les ligoter sur leur siège. Évidemment, jamais elle ne ferait un acte aussi cruel, mais je sais qu'elle y songe.

Dans un élan de solidarité, je me retourne d'un geste vif pour les fusiller avec des yeux de tueuse en série et lance, dans un espagnol pas impeccable :

— Hé ! Si vous voulez rester en vie pour assister à votre mariage, je vous conseille de fermer vos gueules, parce que ma mère est à un cheveu de vous arracher la tête. Et croyez-moi, vous ne voulez pas voir de quoi elle est capable lorsqu'elle est en colère. Oh que non ! Je vous le déconseille fortement. Regardez.

Pour les convaincre, je remonte ma manche et leur dévoile l'énorme cicatrice que j'ai sur le bras : une ancienne blessure qui m'a valu trente-deux points de suture après que j'ai été victime d'un accident de vélo. La plaie a mal guéri, alors la cicatrice donne l'impression d'une vraie blessure de guerre. Évidemment, ma mère n'a rien à voir là-dedans. Par contre, eux l'ignorent.

En voyant leur regard dégoûté par ce qu'ils découvrent, j'ajoute, avec un visage féroce :

— Je vous jure, ne la provoquez pas.

Je me retourne en ravalant un rire. J'ignore si j'ai réellement réussi à leur faire peur ou s'ils sont seulement sous le choc de mon intervention étrange, mais on ne les entend plus. Le silence plane dans l'avion. Juste quelques murmures ici et là, véhiculant sans doute que je suis folle à lier.

— *Gracias, muchacha*¹.

— Fait plaisir, *mamá*.

Depuis aussi loin que je me souviens, lorsque ma mère s'adressait à mon frère et à moi, elle utilisait l'espagnol. Quant à mon père, il priorisait la langue française. Pour eux, c'était important qu'on assimile bien les deux langues. Qu'on n'oublie pas nos origines, et donc, qu'on sache aussi bien s'exprimer en français qu'en espagnol. Évidemment, étant donné qu'on vit au Québec, je maîtrise beaucoup mieux le français, mais je me débrouille assez bien quand vient le temps de remettre des hispanophones à leur place.

Plus l'avion s'approche du sol, plus je sens la main de ma mère se refermer avec force sur la mienne. Je devine assez bien qu'elle appréhende le pire. Un article dans les médias ayant pour titre : «Un violent écrasement d'avion cause la mort de dix passagers et de son équipage». Pourtant, tout ce qui se produit,

1. Merci, fille.

c'est une secousse, un bruit de freinage, un ralentissement brusque, puis une douce progression sur le tarmac.

— Dieu merci..., lâche ma mère avec soulagement, le front luisant de sueur. On est arrivées, saines et sauvées.

Comme l'avion s'arrête à l'aéroport de Puerto Villamil, je ne peux m'empêcher d'échapper un rire amusé.

— C'est pour ça que je ne perds pas mon temps à avoir peur, ça finit toujours bien.

— Toujours, jusqu'à ce que l'avion s'aplatisse comme une crêpe sur le sol, réduisant ses occupants en bouillie, rectifie maman avec un regard outré.

Je souris en attrapant nos bagages à main sous nos sièges. Pauvre *mamá*... elle a dû subir quatre escales avant d'aboutir ici. Donc, cinq décollages et cinq atterrissages. De quoi la faire mourir...

2

Comme prévu, c'est mon oncle Antonio qui prend soin de venir nous chercher à l'aéroport pour nous conduire chez papi; il habite la maison voisine de la sienne. Jusqu'à aujourd'hui, il a toujours réussi à veiller sur lui étant donné que papi était encore très autonome. Mais avec les dernières restrictions que ce dernier s'est vu imposer par le médecin, mon oncle n'était plus en mesure de subvenir à ses besoins, seul, vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Il devait recevoir de l'aide. Et comme dans la famille, ils ne sont qu'une fratrie de deux, ma mère était l'unique option envisageable. D'autant plus qu'elle a l'habitude du télétravail, alors ce n'était pas trop difficile pour elle de quitter rapidement le Québec sans avoir à demander plusieurs semaines de congé. Quant à moi, hors de question que je manque une occasion de rendre visite à papi. Je viens tout juste de terminer mes examens du Ministère, donc le *timing* était parfait; plus rien d'important ne me retenait au Québec. Surtout pas mon imbécile de *chum* – hum, *ex-chum* –, qui a décidé de me tromper le soir de son party d'anniversaire... Encore heureux que mon moral n'en soit pas trop affecté. Pour être honnête, je crois que la gifle que je lui ai assenée à la volée au point de lui faire pivoter

la tête a vite mis un terme à mes sentiments pour lui. En tout cas, ça m'a apporté un bien fou ! Et une main endolorie...

Le visage pointé vers les jolies maisons colorées qui défilent lentement de part et d'autre de la voiture, je contemple le décor. J'adore l'île Isabela. Elle est sauvage, paradisiaque et si relaxante. Dès qu'on met les pieds sur cette longue étendue de terre, on sent carrément son niveau de stress descendre d'un étage. Difficile de faire autrement : même les habitants de la ville semblent continuellement en mode détente ; leur zénitude en est presque contagieuse. Les animaux aussi sont zens. C'est peut-être même eux qui imposent aux humains leur mode de vie propice à la quiétude. Quand notre trajet n'est pas ralenti par un groupe d'iguanes qui se met en travers de notre chemin, ce sont des tortues géantes qui avancent lentement devant la voiture. La tête sortie par la fenêtre, je souris gaiement en les voyant avancer avec lenteur tandis qu'on les dépasse prudemment. J'ai parfois du mal à réaliser que des humains habitent réellement ici. Cette île dégage une douceur apaisante, presque irréaliste. Rien à voir avec la ville de Québec, où les gens courent dans les centres d'achat.

À l'approche de la maison de papi, mon oncle se met à défiler un chapelet de gros mots en espagnol. Enfin, j'imagine que ce sont de gros mots vu l'intonation et la colère qui en émanent, mais il parle trop vite pour que j'en sois sûre à cent pour cent. Néanmoins,

je comprends assez bien son mécontentement lorsque, dans le stationnement de la maison voisine de celle de mon grand-père, soit celle de mon oncle, j'aperçois mon cousin Carlos affairé à attacher avec soin une planche de surf sur le support métallique de sa vieille jeep décapotable. Il devait veiller sur notre papi...

— Carlos! hurle mon oncle en ouvrant la portière. Qu'est-ce que tu fous, bordel? Je comptais sur toi pour rester avec *papá* le temps de mon absence.

Peu impressionné par le ton cassant de son père, Carlos hausse les épaules sans prendre la peine de se retourner.

— J'ai bien essayé, mais il n'arrêtait pas de grommeler après moi, alors je suis parti. Je préfère de loin aller surfer plutôt que de me faire crier après par un vieux bougonneux.

Découragé, mon oncle lève les bras en l'air.

— Espèce d'irresponsable, tu ne penses qu'à t'amuser! Veiller sur ton grand-père quelques minutes, ce n'était pourtant pas la mer à boire! Tu aurais au moins pu rester tout près, histoire de t'assurer que tout va bien. Mais non, il fallait que tu sortes de la maison pour n'en faire qu'à ta tête...

Continuant de marmonner des reproches envers son fils, mon oncle se rend derrière la voiture d'un pas frustré pour sortir nos valises du coffre. Son attitude

déclenche en moi une envie de rire que j'essaie de réprimer. De toute évidence, leur relation ne s'améliore pas avec les années...

En fermant la portière de la voiture, je me rends compte que mon cousin n'est pas seul; un joli visage masculin dépasse de l'autre côté de la planche de surf. Tout comme Carlos, il s'est jouqué sur le marchepied du véhicule pour se donner une hauteur de plus.

Plissant un œil, je lève la main en visière pour me protéger des faibles rayons du soleil.

— Salut, Carlos! lancé-je gaiement dans un espagnol soigné pour ne pas avoir l'air d'une débutante.

Comme s'il était trop occupé pour se souvenir de notre arrivée, à ma mère et à moi, mon cousin sursaute en jetant un œil par-dessus son épaule. Un ravissant sourire s'élargit sur son visage bronzé.

— Milaaa! Toujours aussi belle, cousine! Je suis content que tu sois là. J'espère que votre voyage s'est bien passé.

Je souris. Carlos aime complimenter – séduire – sans scrupule, qu'on fasse partie de la même famille ou non. J'acquiesce pour répondre à sa question, même si ma mère me contredit en marmonnant.

— Tant mieux, sourit Carlos avant de se remettre à la tâche. Hé, on se voit plus tard, OK? m'informe-t-il en testant la solidité de sa fixation. Je dois rejoindre des amis à la plage, et Tibi et moi, on est déjà en retard.

Je l'excuse d'un signe las de la main en retenant le surnom de son ami.

— Aucun souci. Amusez-vous bien.

Tandis que je tourne les talons pour remonter l'allée sablonneuse, le chuchotement un peu trop expressif de Tibi me parvient :

— Wôôô, *man!* Tu ne m'avais jamais dit que ta cousine ressemblait comme deux gouttes d'eau à Shakira !

Je lève les yeux au ciel en ne pouvant m'empêcher de sourire. Plus je vieillis, plus je perçois ce genre de remarque sur mon passage. Il est vrai qu'à part mon épaisse crinière châtain clair, longue et ondulée, mes iris aussi foncés que mes pupilles et mon teint hâlé, je peux avoir quelques traits faciaux en commun avec la chanteuse populaire. Mais je jure sur la tête d'*abuelito* que nos ressemblances s'arrêtent là ! Mes déhanchements sont loin d'être aussi *sexy* et fluides. Et ma voix, ce n'est même pas la peine d'en parler...

— Nom de Dieu, *papá!* s'écrient mon oncle et ma mère dans une même voix, ce qui m'incite à les rejoindre au pas de course. Mais à quoi as-tu pensé de te lever seul ? s'insurge Antonio.

Gisant sur le ventre à un mètre du canapé, mon grand-père ronchonne, le visage écrasé sur le sol, alors qu'il essaie en vain de se relever.

— J’ai essayé de me rendre au petit coin. Je ne suis qu’un vieux schnock! Même plus capable de faire quoi que ce soit tout seul. Je suis bon pour la maison de retraite! Un vrai handicapé...

Comme ma mère et mon oncle l’aident à se relever prudemment et à s’asseoir sur le canapé, en prenant soin de surélever sa cheville couverte d’une botte orthopédique, je m’avance vers lui avec un regard bienveillant. Malgré son humeur exécrationnelle, il arrive à m’atteindre en plein cœur. Il a vieilli, ces dernières années. Son front s’est dégarni et ses cheveux ont blanchi. Seuls quelques poils noirâtres de ses sourcils broussailleux et de sa barbe de bouc trahissent la couleur d’origine de ses cheveux.

Comme mon grand-père lève sur moi ses yeux bruns légèrement enfoncés dans leurs orbites, je vois son regard s’attendrir tout d’un coup.

— Bonjour, *abuelito*, souris-je, émue. Laisse-moi te faire un gros câlin.

Tandis que je m’incline à sa hauteur pour le prendre dans mes bras, je lui chuchote à l’oreille :

— C’est bon de te revoir après tout ce temps... Trois ans, c’est long.

Doucement, je sens ses épaules se relâcher et ses bras frêles se refermer autour de ma taille.

— Mila, *mi nieta*²... Que tu es belle !

Les larmes me montent aux yeux. Quelque part, je savais que j'arriverais à l'apaiser. Du moins, je l'espérais... On a toujours entretenu une relation spéciale, mon grand-père et moi. Parfois, j'ai l'impression que je lui rappelle *abuelita* dans leurs premières années de fréquentations. Je sais qu'il aimait ma grand-mère de toute son âme. Malheureusement, elle est décédée d'une crise cardiaque quand je n'avais que six ans, alors je l'ai peu connue. Mais dans les yeux d'*abuelito*, j'arrive à lire et à ressentir toute son affection. Et chaque fois, je suis touchée par son intensité, parce qu'au fond de moi, je sais très bien qu'une part de cette tendresse ne m'est pas destinée. Elle appartient à *abuelita*, qui vit tout là-haut...

2. Ma petite-fille.